

# Lettre SELEFA n° 2 – JUIN 2013

## TEXTE IV :

### Hommage à David Cohen

Jérôme LENTIN & Antoine LONNET

Les auteurs de cette notice nécrologique, parue dans le journal *Le monde* du 23 mars 2013 sous le titre « David Cohen », nous ont permis de la reprendre dans cette *Lettre*, ce que nous faisons avec la bienveillante autorisation du journal.

David Cohen, disparu le 9 mars 2013, était un grand savant et un homme remarquable.

En linguistique, il représente la fin de l'époque, inaugurée par Saussure et Meillet, du structuralisme allié à la sociologie, tout en créant des orientations d'avenir, par exemple dans l'analyse automatique de l'arabe. S'il est surtout le grand maître des études historiques et comparatives des langues sémitiques et chamito-sémitiques, ses nombreux travaux dans ces domaines ont toujours été sous-tendus par une théorie de « l'exercice du langage et des langues », qu'il ne s'est autorisé à exposer que dans ses toutes dernières publications. On en retiendra une notion essentielle : les nécessités de la communication – qui expliquent mieux la grammaire que toute hypothèse mécaniste sur les capacités de l'esprit – et un lieu d'approfondissement, la morphogenèse, par laquelle s'engendrent et s'enchaînent les niveaux de la stylistique, de la syntaxe, de la morphologie et du lexique.

Après une période au CNRS, il fut directeur d'études (hébreu, araméen et sémitique comparé) à la IV<sup>e</sup> section de l'École Pratique des Hautes Études (EPHE) et titulaire de la chaire de linguistique sémitique créée pour lui à l'université Paris 3.

Cette trajectoire était fort peu probable. Né à Tunis en 1922, David Cohen connut parfois la misère dans son enfance. Sa brillante intelligence, sa curiosité intellectuelle et sa déjà vaste culture, souvent acquise à l'étal des libraires ou au sacrifice des trois sous du tram, lui ouvrirent, contre la fatalité sociale et grâce à l'aide de maîtres clairvoyants, les études secondaires. Le statut des Juifs l'empêcha d'aller plus loin ; il connut l'internement dans un camp de travail obligatoire de la Tunisie occupée. En 1943, il put commencer à Alger une nouvelle vie, essentiellement comme journaliste pour la presse communiste, et aussi comme directeur de collection. L'effervescence littéraire et intellectuelle qui régnait alors l'enrichit considérablement. Ses amis s'appelaient Kateb Yacine, Jean Amrouche, Henri Alleg...

Marié et père, il traverse la Méditerranée et devient correspondant de presse à Paris, puis libraire. Sa vie s'oriente de façon définitive lorsqu'il rencontre, par les hasards du voisinage et de la politique, le grand linguiste Marcel Cohen, dont il deviendra très vite le disciple, l'ami proche, le collègue, le successeur. Grâce à lui, il entre au CNRS en 1955, sans que s'apaise l'incertitude sur le sort familial : il ne deviendra français que fort tard, au terme de dures épreuves pour cet homme angoissé.

Entre désarroi et désillusion, mais sans renier ses idéaux, le militant s'efface devant le savant. Ce sont des années de travail forcené. Il suit les enseignements les plus variés, se liant à de grands maîtres, et publie ses premiers travaux, dont la densité et la maturité étonnent. En 1955 il met en

chantier son monumental *Dictionnaire des racines sémitiques* (10 volumes parus). En 1963 et 1964 paraissent des monographies sur les parlers arabes de Mauritanie et des Juifs de Tunis, modèles difficiles à égaler aujourd'hui encore. En 1963 commencent, sous la houlette de Régis Blachère, autre rencontre déterminante, les quarante années d'enseignement à l'EPHE, matrice des grands livres à venir, dont *La phrase nominale et l'évolution du système verbal en sémitique* (1984), étude de portée générale reconnue comme fondatrice, ou *L'Aspect verbal* (1989), plus général et théorique mais enrichi d'études monographiques fouillées. C'est évidemment à David Cohen que le CNRS confie le volume des *Langues dans le monde ancien et moderne* consacré aux langues chamito-sémitiques, dont il rédige les deux tiers.

Ces ouvrages majeurs ne doivent pas faire oublier qu'il a marqué de ses contributions d'autres domaines : la sociolinguistique, la pathologie du langage, la poétique..., en (re)fondant même certains, comme la dialectologie arabe.

Notons qu'il a su convaincre de nombreux étudiants arabophones qu'un dialecte arabe est un objet d'étude scientifique légitime, comme l'est par ailleurs le texte coranique (ou tout autre texte sacré). Car l'enseignant était, dans les cours de tous niveaux, enthousiaste, enthousiasmant, convaincant (mais tout sauf bateleur), jamais las de répondre aux questions, même les plus saugrenues, amenant son public à découvrir comme par lui-même ce qu'il cherchait à faire connaître. Rappelant, par la vertu de la raison et de la bienveillance, la juste mesure des choses, il savait apaiser jusqu'aux conflits de départements universitaires affectés par les événements du Proche Orient.

Ces qualités venaient de son goût profond pour la discussion et le partage, et du fait que rien ne lui était plus étranger et haïssable qu'une hiérarchie instituée entre les êtres. Tous ceux qu'il a encouragés et souvent révélés à eux-mêmes s'en souviennent. Il accordait *a priori* estime, respect et confiance à tous. Ainsi n'a-t-il jamais imposé un sujet de thèse ou de mémoire. Il pratiquait en outre une hospitalité généreuse ; pour bien des collègues étrangers, visiter la France c'était aussi lui rendre visite, à Viroflay, à Paris ensuite, puis à Marseille.

C'est dans cette ville, qui lui rappelait, comme à son épouse Christiane Buret-Cohen, l'Afrique du Nord de leurs enfances, qu'il s'est éteint dans sa quatre-vingt-onzième année. Sa disparition laisse un grand vide : il était le seul en France à maîtriser totalement le champ immense des langues chamito-sémitiques (ou afro-asiatiques : sémitique, égyptien, berbère, couchitique-omotique, tchadique), et à jouir d'une audience et d'un respect internationaux considérables. À ses disciples, souvent devenus ses amis, il laisse ouvertes d'innombrables directions de recherche, dans un paysage où les signes de sa présence ne s'effaceront pas.

*David Cohen a reçu en 1986 le prix Volney de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour son livre La phrase nominale..., en 1988, de la même institution, le prix Antoine Meillet pour l'ensemble de son œuvre, et en 2007, la médaille Lidzbarski de la Deutsche Morgenländische Gesellschaft.*